



BRILL

---

Review: Revue des Périodiques

Author(s): P. Pelliot

Source: *T'oung Pao*, Second Series, Vol. 25, No. 1/2 (1927), pp. 176-192

Published by: [BRILL](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/4526845>

Accessed: 20/02/2011 08:20

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of JSTOR's Terms and Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>. JSTOR's Terms and Conditions of Use provides, in part, that unless you have obtained prior permission, you may not download an entire issue of a journal or multiple copies of articles, and you may use content in the JSTOR archive only for your personal, non-commercial use.

Please contact the publisher regarding any further use of this work. Publisher contact information may be obtained at <http://www.jstor.org/action/showPublisher?publisherCode=bap>.

Each copy of any part of a JSTOR transmission must contain the same copyright notice that appears on the screen or printed page of such transmission.

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).



BRILL is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *T'oung Pao*.

<http://www.jstor.org>

## REVUE DES PÉRIODIQUES.

---

*Ostasiatische Zeitschrift*, N. S., 2<sup>e</sup> année [1925], n<sup>os</sup> 2—3.

N. S., 2<sup>e</sup> année [1925], n<sup>o</sup> 2—3. — Pp. 131—158, F. Rumpf, *Ein Beitrag zur Forschung über Suzuki Harunobu. (Typen aus dem Edo der Meiwa-Zeit.)* Avec 17 ill. et 5 pl. — Reprend et développe les identifications de personnages de l'époque Mei-wa (1764—1771) représentés dans les estampes de Suzuki Harunobu et que M. R. avait proposées déjà en grande partie dans son livre *Meister des Japanischen Farbenholzschnittes*, paru à Berlin, chez W. De Gruyter, en 1924.

Pp. 159—185, W. L. CAMPBELL, *Die Sprüche von Sakya*. — Fin de ce travail, pour lequel je renvoie à mes remarques de *T'oung Pao*, 1925/1926, 115—119.

Pp. 186—189, O. C. GANGOLY, *Vasanta Vilāsa: A New Document of Indian Painting*, avec 1 pl. — Sur les miniatures d'un mss. du *Vasanta Vilāsa* exécuté à Ahmadabad (Gujerat) en 1451 A.D., et qui, à l'inverse des peintures dites jaina, est de caractère profane, et même érotique. M. Mehta a d'ailleurs publié au même moment un article beaucoup plus détaillé sur ce même mss. dans *Rūpam*, n<sup>os</sup> 22—23 [1925].

Pp. 190—195, E. HAUER, *Beiträge zur frühere Geschichte der Mandschudynastie*. — Suite du travail signalé dans *T'oung Pao*, 1925/1926, 113—115. Donne cette fois les biographies des princes Amin, † entre le 13 décembre 1640 et le 10 janvier 1641, et Manggultai, 1588—1633.

Pp. 196—217, B. RATHGEN, *Die Pulverwaffe in Indien*, avec 4 ill. et 6 pl. — Fin du travail; sur le début, cf. *T'oung Pao*, 1925/1926, 115. Cette seconde partie, où l'auteur est sur son véritable terrain, ne prête pas aux mêmes critiques que la première, sauf dans la conclusion où il revient sur la découverte purement „allemande”, et non „asiatique”, de la poudre à canon; cette partie de son argumentation reste faible, pour ne pas dire plus. M. H. GOETZ, qui a publié aux pp. 226—229 des notes additionnelles tirées des sources musulmanes, ne dit rien de ce point cependant capital.

Pp. 218—221, Notes sur l'Exposition d'art oriental qui eut lieu à Paris en mai 1925; elles sont dues à M. H. F. E. VISSER. M. V. reproduit le dragon de la collection Stoclet, et incline à penser avec M. Kümmel qu'il devait être placé verticalement; quant à la date, „später als Han ist kaum denkbar. Prä-Han nicht ganz unwahrscheinlich”. J'avoue manquer de repères pour me prononcer, mais écarter moins résolument une date postérieure aux Han.

Pp. 221—226, Analyse intéressante, par O. KÜMMEL, de Sirén, *Chinese Sculpture*; M. K., qui rend un juste hommage à l'ouvrage, s'étonne avec raison que M. Sirén soit muet sur le cheval de Houo K'iu-ping (comme M. S. n'ignore sûrement pas ce monument, on pourrait même dire qu'il semble l'écarter délibérément).

Parmi les comptes rendus, il faut signaler celui de M. HAENISCH (pp. 236—240) sur M. F. A. FRASER, *Tanggu meyen and other manchu reading lessons*, presque trop bienveillant, et celui de M. E. HAUER (pp. 242—247) sur le *I Ging, das Buch der Wandlungen*, de M. R. Wilhelm. M. Hauer rappelle les explications „binaires” de Leibnitz (sur lesquelles cf. *T'oung Pao*, 1922, 90—91), etc.; à la p. 242, le prétendu „P. Bouret” est le P. Bouvet (pour son rôle dans les spéculations sur le *Yi king*, cf. ma note insérée dans *Bibl. Sin.*<sup>2</sup>; 3790). En ce qui concerne le *Yi king* lui-même, je suis de ceux qui, contrairement à M. Hauer, à M. Wilhelm et

à M. Erkes, y voient un manuel divinatoire. Quant à la traduction même de M. W., je ne la possède pas, et ne puis donc bien juger si elle permet à M. H. de dire que M. W. est „ein Meister der deutschen Sprache, aber nicht der chinesischen”; mais je dois bien ajouter que les „fautes” relevées par M. H. sont loin d'être toujours des fautes, et ne suffiraient pas à fonder son appréciation sévère. M. Wilhelm lui a d'ailleurs répondu dans l'*Ost. Zeitschr.* de 1926, 102—105, et il est au moins un cas de principe où je me range nettement du côté de M. W. M. H. a en effet condamné une traduction d'une phrase du *Louen yu* (VII, 16) donnée antérieurement par M. W. (*Kungfutse, Gespräche*, p. 67), parce que cette traduction est en désaccord avec la version mandchoue. Mais il ne faudrait tout de même pas qu'on abusât des versions mandchoues des classiques. Ces versions mandchoues nous donnent l'interprétation des classiques admise dans l'entourage de la Cour à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle; mais nous connaissons cette interprétation sans elles tout aussi bien. La phrase en question, dans cette interprétation de *circa* 1700 A.D., suppose que Confucius, à l'âge de 70 ans environ selon Tchou Hi, aurait dit que s'il avait encore „quelques” années à vivre, il en consacrerait cinquante à l'étude du *Yi king*. L'absurdité de ce propos avait naturellement frappé Tchou Hi, et on a supposé depuis longtemps que le texte était altéré; c'est ce qu'on peut voir aussi bien dans les notes de la traduction de Legge (*Ch. Cl.*, I, 200) que dans celles de la traduction de M. W.; et une étude de M. H. Dubs, que publie le présent numéro du *T'oung Pao* (*supra*, pp. 82—90) va même jusqu'à supposer que tout le passage est une interpolation des Han; on ne peut donc reprocher à M. W. d'avoir adopté, de préférence à une absurdité, une variante qui, en fait, est déjà indiquée au XII<sup>e</sup> siècle par Tchou Hi. En gros, j'ai l'impression que M. W. a dû rendre assez fidèlement l'interprétation orthodoxe moderne du *Yi king*, telle qu'il la vérifiait

à Ts'ing-tao avec un lettré connu, 勞乃宣 Lao Nai-siuan; mais je ne crois pas que cette interprétation orthodoxe vaille mieux que celle des chansons d'amour du *Che king* par exemple, dont l'interprétation par M. Granet, bien qu'en désaccord avec la „version mandchoue”, est cependant seule acceptable. A propos de Lao Nai-siuan, je ne sais si M. H. a emprunté à M. W. la transcription „Lao Nai-hüan” (= Lao Nai-hiuan pour nous) qu'il emploie à deux reprises; cette transcription est erronée.

N. S., 2<sup>e</sup> année [1925], n<sup>o</sup> 4. — Pp. 265—272, Sentarō SAWAMURA, *Die Stupa im Bezirke des Shao-lin-ssü*, avec 5 pl. — Etudie quelques-uns des très nombreux stūpa du 少林寺 Chao-lin-sseu, le temple voisin de Lo-yang auquel la légende a associé le nom de Bodhidharma (cf. *T'oung Pao*, 1923, 245—264). Les plus anciens des *stūpa* datés sont en briques à base quadrangulaire, et datent respectivement de 791, 1121 et 1168; ceux à base hexagonale, en pierre et brique mélangées, ne commencent qu'à l'époque mongole, l'inscription de l'un d'eux étant due à un moine japonais qui devint prieur du Chao-lin-sseu; les *stūpa* en forme de „bouteille”, où on sent une influence tibétaine, ne commencent qu'au XVI<sup>e</sup> siècle (mais il a pu y en avoir dès l'époque mongole?). P. 267, lire „Fa-wan-ta” et „Yüan-cheng (791)”.

Pp. 273—282, E. HAUER, *Prinz Jirgalang. Ein weiteres Beitrag zur frühen Geschichte der Mandschudynastie*. — Jirgalang à vécu de 1599 à 1655.

Pp. 283—305, Richard SCHLÖSSER, *Chinesische Münzen als Kunstwerke*, avec 73 ill. — On a généralement considéré les monnaies chinoises comme n'ayant qu'une valeur archéologique, mais non artistique; dans le présent article, M. Schl. veut „montrer précisément le contraire, à savoir que les monnaies chinoises présentent une valeur artistique d'une puissance telle que peu d'autres pays

peuvent mettre à côté d'elles quelque chose d'équivalent". Il y a là quelque exagération.

Pp. 306—310: M. H. GOETZ montre, d'après les miniatures d'un album de Berlin, que l'ancien plan de Dehli publié en 1902 par Fanshawe a chance d'être moins inexact que celui reproduit autrefois par Fergusson.

Pp. 320—324: Solide compte-rendu, et très sensé, de O. KÜMMEL sur une série de livres récents consacrés à la céramique chinoise surtout archaïque.

N. S., 3<sup>e</sup> année [1926], n<sup>os</sup> 1—2. — Pp. 1—8, Ananda K. COOMARASWAMY, *Frescoes at Elūrā*, avec 3 pl. — M. C. rappelle sommairement ce qu'on sait des anciennes écoles de peinture dans l'Inde (notons qu'à la suite des articles de M. Mehta, il renonce à la „peinture jaina” et parle en place de „peinture du Guzerat”), et passe aux peintures d'Elūrā qui, depuis Fergusson et Burgess (1880), n'ont plus été l'objet d'aucune étude; M. C. a eu à sa disposition des photographies prises par M. D. V. Thompson en 1924. Certaines des peintures seraient de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle; d'autres, qui ont recouvert les premières, dateraient du X<sup>e</sup> ou du XI<sup>e</sup> siècle; il y a aussi des panneaux du XIII<sup>e</sup>, et Fergusson et Burgess signalent même sous un relief une inscription mentionnant *çāka* 1384, c'est-à-dire 1462 ou 1463 A.D. Les fresques, assez endommagées, s'intercalent donc heureusement entre Ajañtā et l'art „rajput”, mais on n'en pourra pas parler avec quelque sûreté tant que les inscriptions n'auront pas été relevées et étudiées.

Pp. 9—56, E. HAUER, *Prinz Dorgon*. — La biographie de Dorgon (1612—1650) est la plus importante des biographies de princes mandchous traduites par M. H. pour l'*Ostasiat. Zeitschr.*, à raison du rôle considérable que Dorgon joua dans la conquête de la Chine par les Mandchous. Peu après sa mort, il fut dénoncé comme ayant

aspiré au trône, et condamné par Chouen-tche à une dégradation posthume; mais K'ien-long réhabilita sa mémoire en 1778. Cette biographie pose un problème assez singulier. M. H. traduit sur le texte du 欽定宗室王公功績表傳 *K'in ting tsong che wang kong tsi piao tchouan* qu'il attribue à 1756, mais qui, ainsi que je l'ai montré (*T'oung Pao*, 1925/1926, 113), n'a reçu sa forme définitive qu'en 1778. Dans ma note, je signalais en outre que la rédaction même qu'il suit, et où l'année 1778 se trouvait précisément mentionnée, paraissait différer sur quelques points de celle insérée en tête du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng tch'ou pien* de Li Houan. Or ces divergences s'accroissent beaucoup dans la biographie de Dorgon. Dans un certain nombre de cas, il manque à la biographie de Dorgon dans ce dernier ouvrage des phrases ou membres de phrases que fournit la traduction de M. H. On pourrait de prime abord penser que Li Houan a abrégé le texte original, mais dans d'autres cas c'est lui qui est plus complet que M. H. ou même donne un texte tout différent, en particulier quand il s'agit de la sanction prise contre Dorgon lors du siège de Kintcheou en 1641 (trad. Hauer, pp. 17—19). Il est donc évident que nous avons affaire à deux rédactions. Li Houan suit les généalogies princières jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, mais c'est qu'il les a complétées par les *Suppléments* de l'œuvre de 1778, lesquels ne reprennent pas les biographies de l'ouvrage principal; on ne peut donc expliquer par là les divergences; je ne vois pas encore la solution du problème. Je n'ai pas actuellement à ma disposition le texte original suivi par M. H. qui pourrait peut-être autoriser certaines conclusions. Dans deux cas au moins, s'il ne s'agit pas là d'inadvertances dans la traduction de M. H., le texte de Li Houan l'emporte sur le sien: à la p. 11, où M. H. parle deux fois du 11<sup>e</sup> mois de la 3<sup>e</sup> année, Li Houan a correctement la première fois 10<sup>e</sup> mois, et la seconde fois 11<sup>e</sup> mois; et à la p. 19, où le

texte annonce huit généraux alors que M. H. n'en énumère que sept, le texte de Li Houan en nomme bien huit, car il a 馬科 Ma K'o entre Ts'ao Pien-kiao et Wang T'ing-tch'en. Ces divergences de texte ne permettent pas de contrôler rigoureusement la traduction de M. H.; juste dans l'ensemble, elle n'en semble pas moins renfermer certaines erreurs de détail. A la p. 16, le contexte semble en faveur d'une seule enceinte („l'enceinte de Durbi de Leao-yang") et non de deux enceintes de Leao-yang et de Durbi. A la p. 17, M. H. comprend que Dorbon se rendit „nach I-chou und quartierte seine Soldaten in Dörfern ein"; mais son texte paraît bien être ici le même que chez Li Houan, 赴明義州屯田, „il se rendit aux colonies militaires de Yi-tcheou [qui appartenaient] aux Ming". Je ne trouve pas de mot mongol *daicing* signifiant „Recke" (p. 11). La note sur les 紅夷礮 *hong-yi-p'ao*, „canons des barbares rouges" ou 紅衣礮 *hong-yi-p'ao*, „canons des habits rouges (ou à housse rouge)", que M. H. (p. 19) emprunte au *Ts'eu yuan* et qu'il a donnée aussi avec un peu plus de détails dans son *Huang-ts'ing k'ai-kuo fang-lüeh* (Berlin, 1926, p. 653), ne résoud pas entièrement la question. On ne voit pas pourquoi les Mandchous auraient „évité" le mot 夷 *yi*, „barbares", au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, quand il fallut tant d'efforts au XIX<sup>e</sup> siècle pour les y faire renoncer. Serait-il possible que le changement d'orthographe fût lié à une réminiscence des 紅軍 *hong-kiun*, ou „troupes [aux vêtements] rouges" de l'époque mongole (sur lesquelles cf. *J. A.*, 1925, I, 223—224)?

Pp. 57—63, O. KÜMMEL, *Beiträge zur Künstlergeschichte*, avec 2 pl. — 1<sup>o</sup> Le Vairocana en „laque sèche" du Kondō du Tōshōdaiji à Nara (VIII<sup>e</sup> siècle) n'est pas dû à un bonze chinois 思託 Sseu-t'o, mais est l'œuvre d'un artisan japonais 弟麻呂 Otomaro (M. K. complète utilement en note mes renseignements du *J. A.*, 1923, I, 182 ss., sur la „laque sèche" ou 夾紵 *kia-tchou*, d'après des sources

japonaises qui manquent à Paris). 2<sup>o</sup> Sur le peintre chinois 因陀羅 Yin-t'o-lo (Indra), des Yuan, inconnu des sources chinoises, mais dont on conserve quelques œuvres au Japon (cf. aussi *Jahrbuch der asiat. Kunst*, II, 9). 3<sup>o</sup> Montre que les deux *vajradhara* (二王 *niō*) du Saikondō du Kōfukuji, attribués à 定慶 Jōkei (fin du XII<sup>e</sup> siècle), ont été l'objet en 1288 d'une réfection complète due surtout à un certain 善增 Zenzō et qui équivaut presque à une œuvre nouvelle.

Pp. 64—69, Andreas ECKARDT, *Das grosse Königsgrab Yangwon's*, avec 3 ill. — Sur deux des trois tombeaux royaux du village 遇賢里 Uhyolli, au Sud de Phjongyang (Corée), le plus grand des deux étant traditionnellement considéré comme celui du roi 陽原 Yangwon (milieu du VI<sup>e</sup> siècle). Ne donne rien de nouveau pour qui a accès à la grande publication japonaise sur les antiquités de la Corée (*Chōsen koseki zufu*).

Pp. 70—76, Herbert MÜLLER, *Fälschungen auf dem Pekingener Kunstmarkt*, avec 1 ill. — Je crois bien que, à la suite de la guerre, M. M. a quitté la science pour le commerce des antiquités, mais il n'oublie pas son passé de philologue. Dans la présente note, il parle de fausses statuettes funéraires, de faux „Dachreiter”, etc., mais insiste sur deux points: les faussaires chinois arrivent rarement à reproduire exactement les émaux anciens, et leur pouvoir de création est à peu près nul. A titre d'exemples, M. M. reproduit une plaque d'argent dont les chevaux ailés sont copiés d'un monument des Han reproduit par Chavannes; j'ai des raisons de penser qu'on a fait encore plus de fausses plaques d'argent T'ang.

Pp. 77—81, Eric SCHMITT, *August Conrady*.

Dans les comptes-rendus, de nombreuses et bonnes remarques de M. Walter FUCHS (pp. 86—92) sur le *Southern Tibet* de M. Sven Hedin, en particulier sur les vol. 8 et 9. C'est un sujet sur lequel je compte revenir un jour prochain.

*Jahrbuch der asiatischen Kunst*, 2<sup>e</sup> vol., Berlin 1925, 1 vol. in-4, en 2 parties de 3 fms et 216 pages, avec 115 pl.

Dans le *T'oung Pao* de 1925—1926 (pp. 95—113), j'ai analysé longuement la première année du *Jahrbuch* entrepris par la maison Klinkhardt et Biermann. La deuxième année est sensiblement du même type, sauf qu'on a adopté une division en deux parties, la première concernant l'Asie moyenne et orientale, et la seconde l'Asie occidentale; il n'y a eu en 1925 de comptes rendus qu'à la fin de la première partie; ceux de la partie musulmane sont réservés pour l'année suivante, parce que la seconde partie est cette fois-ci conçue comme une *Festschrift* en l'honneur du prof. Fr. Sarre. Voici les articles qui intéressent plus directement nos études:

Pp. 1—8 et pl. 1—17, H. SMIDT, *Die ostasiatische Kunstsammlungen der Berliner-Museen*. — M. S. rappelle que von Bode décida la création d'un musée pour l'Extrême-Orient en 1906, et envoya alors en Extrême-Orient le Dr. O. Kümmel, qui y resta jusqu'en 1909 et fut activement aidé par le Prof. Grosse. Les dons Grosse (1915) et Jacoby (1919) ont beaucoup enrichi les collections. Le département ainsi accru a été réorganisé et inauguré en octobre 1924. Les reproductions qui accompagnent l'article sont bien choisies, mais on se demande pourquoi le texte ne s'y réfère jamais, et renvoie seulement aux ouvrages de MM. Kümmel et Grosse.

Pp. 9—12 et pl. 18—21, Otto KÜMMEL, *Eine Lo-han Folge der Sung-Zeit*. Sur 5 peintures d'arhat acquises par Jacoby au Japon en 1914 et données par lui en 1919 aux Musées de Berlin. Elles sont signées du peintre 西金居士 Si-kin *kiu-che* de Ning-po (XIII<sup>e</sup> siècle?), et M. K. les considère comme des œuvres authentiques de ce peintre. Il est difficile de se prononcer sans avoir vu les originaux, mais même les reproductions donnent évidemment

l'impression d'œuvres très supérieures aux arhat „signés” de 陸  
信忠 Lou Sin-tchong que possède le Musée de Boston.

Pp. 13—22 et pl. 32—36, Adam August BREWER, *Die Sammlung Dr. O. Burchard*. — Cette collection, prêtée aux Musées de Berlin en 1924, comprend environ 16 sculptures, 40 bronzes et 80 pièces de céramique; elle est de réelle valeur. P. 15: Supprimer le membre de phrase sur „Hsiang-chiao, Bilderreligion” (cf. *supra*, pp. 92—94).

Pp. 23—25 et pl. 37, Zoltán v. TAKÁ CZ, *Zwei altchinesische Tonfiguren im Franz Hopp-Museum für ostasiatische Kunst in Budapest*. — Ces deux figurines d'argile cuite sont considérées par M. v. T. comme des statuettes funéraires provenant du Chan-tong et exécutées sous les Han antérieurs, donc dans les deux derniers siècles avant l'ère chrétienne. Mais je dois bien avouer que je ne trouve aucune ressemblance entre ces monuments énigmatiques et les figurines de Laufer, *Chinese Clay-figures*, pl. XV—XVII, ou les silhouettes des dalles du Wou-leang-ts'eu, que M. v. T. invoque à leur propos. La représentation, au cou des deux figurines, de colliers à *magatama* soulève une difficulté de plus, car on n'a retrouvé de *magatama* jusqu'ici qu'au Japon et exceptionnellement, pour des tombes qui doivent être environ du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère, à Keishū sur la côte orientale de la Corée, c'est-à-dire à l'endroit de la Corée le plus proche du Japon (les bronzes I, 11 et XXXII, 26, de Martin, *L'âge du bronze au Musée de Minoussinsk*, que rappelle M. v. T., ne suffisent aucunement à établir que les *magatama* aient existé dans l'âge de bronze „altaïque” de Sibérie).

Pp. 26—27, et pl. 38—40, A. SALMONY, *Eine chinesische Silberplastik der T'ang-Zeit*. — M. S. attribue aux T'ang la bête en argent qui a appartenu à M. P. Mallon et que M. S. qualifie de *k'i-lin*; cette date me paraît bien basse. Par ailleurs, M. S. rapproche à bon droit un chien en argent de M. Kurt M. Stern de deux chiens

en céramique, dont l'un a le même possesseur. La parenté est évidente et va presque jusqu'à l'identité. M. S. écarte justement l'idée que les céramiques aient pu être faites d'après le modèle en argent; je n'ai pas vu ce modèle en argent, mais sa reproduction sur la pl. 28 n'exclut pas l'hypothèse contraire, non envisagée par M. S., et qui amènerait à le considérer avec quelque suspicion. Sans doute par suite d'un changement de dernière heure dans la numérotation des planches du *Jahrbuch*, tous les renvois de M. S. aux pl. de son propre article sont à abaisser de 7 numéros.

Pp. 28—33 et pl. 41—49, Martin FEDDERSEN, *Ueber die Benutzung graphischer Vorbilder für die figürlichen Darstellungen auf japanischen Schwerzieraten*. — Sur les dessins dont se sont inspirés les artistes qui ont exécuté des gardes de sabre; M. F. doit une partie de ses rapprochements aux notes mss. du prof. Hara Shinkichi.

Pp. 34—40 et pl. 50—51, Ernst SCHEYER, *Gesperster und Grottesken im Japanholzschnitt*.

Pp. 41—59 et pl. 52—63, H. GOETZ, *Die indischen Miniaturen der Sammlung William Rothenstein, London*. — Très bonne étude critique de cette collection, riche surtout en œuvres de l'Inde du Nord-Ouest.

Pp. 60—68 et pl. 64—66, Z. v. TAKÁ CZ, *Mittelasiatische Spätantike und „Keszthelykultur“*. — M. v. T. cherche une origine centrale-asiatique et même chinoise à nombre de motifs et de sujets des monuments du type dits de „Keszthely” et qui se trouvent surtout en Hongrie. Les rapprochements témoignent d'une information très étendue, mais les résultats me paraissent souvent douteux. Ainsi, dans la pièce 29 de la pl. 68, de „l'époque des Huns”, et qui est censée représenter deux dragons „chinesischer Herkunft”, je ne puis voir qu'un animal qui tombe sous l'attaque d'un autre, selon le motif „sibérien” courant, et sans qu'il y ait à faire intervenir là ni le dragon, ni la Chine.

Pp. 69—72 et pl. 67—68, A. von LE COQ, *Zwei Bruchstücke alt-buddhistischer Wandgemälde aus Ost-Turkestan*. — Sur deux fragments de fresques recueillis par M. v. L. dans la région de Tumšūq qui, „dans les premiers siècles de notre ère, et environ jusque vers 700 A.D., était tout entière peuplée de Saces”. M. v. L. les considère comme très anciens, plus anciens que la plupart des fresques de Kuča. Il semble cependant difficile, à mon sens, de songer pour le fragment de la pl. 67 à une époque antérieure au milieu des T'ang.

Pp. 73—76 et pl. 69, L. BACHHOFER, *Eine Pfeiler-Figur aus Bodh-Gaya*. — Une statue en haut-relief appuyée à un pilier de Bodh-Gayā (1<sup>re</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C.?) représente un personnage debout sur un animal accroupi plus ou moins fabuleux, avec colliers et bracelets, tenant dans la main droite un faisceau de baguettes ou de brins, et coiffé d'un chignon qui ressemble à l'*uṣṇāṣa*. M. B., en combinant un récit singhalais de Spence Hardy et le *Fa pen hing tsi king* chinois traduit par Beal, propose d'y reconnaître Indra qui, sous l'aspect du brahmane Śānti en singhalais, d'un coupeur d'herle en chinois, présente au *bodhisattva* la botte d'herbe *kuśa* qui doit lui servir de siège à l'instant de l'Illumination. L'identification est séduisante, mais on ne voit pas pourquoi M. B. ne dit rien, en quelque sens que ce soit, de l'animal qui sert de *vāhana* au personnage. Par ailleurs, M. B. dit que, dans la version chinoise, le pseudo-coupeur d'herbe, à qui le *bodhisattva* demande son nom, répond „Je m'appelle Kih-li (= Shanti)”. Mais Beal (*Romantic Legend*, 196) n'avait indiqué „Santi” qu'avec un point d'interrogation, et par analogie avec le texte singhalais; en note, il indiquait bien que „Kih-li” signifiait „good luck”, „fortunate”. En fait 吉利 *ki-li* est une expression chinoise profane, qui signifie „auspiceux et avantageux”, mais il est plus probable que nous ayons affaire ici à une transcription. Ki-li entre en effet comme

premier élément dans plusieurs transcriptions, qu'on trouvera indiquées dans les dictionnaires d'Oda Tokunō et de Rozenberg; le *Tsa pao tsang king* parle même d'un oiseau *ki-li* (cf. Chavannes, *Cinq cents contes*, III, 31), pour lequel Oda Tokunō indique une équivalence *gr̥dhra* qui ne va ni pour le son ni pour le sens (peut-être est-ce plutôt une forme prākrite de *kīra*, „perroquet”). Le *Fo pen hing tsi king* lui-même, dans l'*avadāna* de Nanda (ch. 57; partie non traduite par Beal) mentionne un roi 吉利尸 *Ki-li-che*, où la traduction chinoise par „maigre” permet de reconnaître à coup sûr une forme prākrite de *Kṛśa*; et il est assez peu probable que le même traducteur ait employé *ki-li* sémantiquement dans *Ki-li* et phonétiquement dans *Ki-li-che*; le coupeur d'herbe doit donc être un \**Kīli* ou \**Kīri*, avec la possibilité que ce soient des formes prākrites pour \**Kīla* ou \**Kīra*; mais de toute façon, ni phonétiquement, ni sémantiquement, *Ki-li* ne peut se ramener à *Śānti*. M. B., dans cette courte note, exprime enfin sur l'origine non-gandhārienne de l'*uṣnīṣa* (contre Foucher) une opinion sur laquelle on ne pourra bien se prononcer que quand il l'aura reprise et développée.

Pp. 77—80 et pl. 70—72, H. GÖRZ, *Geschnitzte Elfenbeinbüchsen aus Südindien*. — Il s'agit de boîtes d'ivoire rondes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Pp. 83—99, Comptes-rendus; les plus importants sont ceux de M. Bachhofer (sur l'Inde; celui qu'il a donné de Pelka, *Ostasiat. Reisebilder*, est trop élogieux).

Pp. 114—122 et pl. 80—84, ERNST COHN-WIENER, *Die Ruinen der Seldschukenstadt von Merw und das Mausoleum Sultan Sandschars*. — Utile complément à la description donnée par Žukovskii, *Razvaliny Starago Merva*, 1894, in-fol., 120—125; les reproductions de M. C., sans être encore ce qu'on souhaiterait, sont meilleures que celles de Ž. M. C. relie le type de ce monument du XII<sup>e</sup> siècle aux „mausolées” de l'antiquité classique; pour la décoration, dont certains éléments

se retrouvent au Khurasān, il hésite à y voir une influence de l'art de Samara; les monuments connus sont encore trop peu nombreux pour permettre une solution assurée.

Pp. 128—135 et pl. 87—89, Franz TAESCHNER, *Zur Ikonographie der persischen Bilderhandschriften*. — Sur la part (assez restreinte) de survivances directes de la tradition sassanide dans les miniatures persanes, et sur la création de nouveaux types iconographiques. P. 129: la parenté des miniatures manichéennes de Turfan et de la „spätere persische Buchmalerei” est certaine, mais il me paraît moins sûr qu'il faille donner, avant l'époque mongole, une telle importance à l'influence du Turkestan chinois dans l'art persan; la parenté peut au contraire être due partiellement à une tradition iranienne dont l'influence s'est exercée au Turkestan chinois d'assez bonne heure et qui se retrouve assez naturellement en Perse à une époque plus tardive, malgré l'affaiblissement de la civilisation nationale iranienne dans les premiers siècles qui ont suivi la chute des Sassanides.

Pp. 136—142, pl. 90—92, Armenig Bey SAKISIAN, *L'école mongole de miniature en Perse aux XIVe et XVe siècles*. — Bonne étude documentaire qui corrige plusieurs inexactitudes de Huart et de M. Blochet. Rappelle que l'influence „chinoise” est antérieure aux Mongols, „même dans la Perse occidentale” (mais cette origine „chinoise” des dragons de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIII<sup>e</sup> reproduits dans van Berchem et Strzygowski, *Amida*, 82—87, demanderait à être examinée de plus près). P. 136: les dates de 1248—1370 pour la dynastie mongole sont fantaisistes; on peut prendre pour point de départ 1260 ou 1278 ou 1279, ou encore dire que les Mongols ont pris pied dans le Nord de la Chine dès la chute de Pékin en 1214, mais 1248 ne marque rien; d'autre part, 1370 est fautif pour 1368.

P. 143—146, H. GOETZ, *Zur Biographie der indischen Miniatur-*

*mäler*. — Essai important pour fixer leur généalogie et distinguer les homonymes.

Pp. 147—158 et pl. 93—95, A. H. POPE, *The myth of the Armenian dragon carpets*. — F. R. Martin avait soutenu que les tapis de ce type étaient arméniens, et que la fabrication des plus anciens remontait au XIII<sup>e</sup> siècle. Sarre les a déjà abaissés à bon droit jusqu'aux XVI<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, et M. P. montre que les centres de fabrication n'étaient pas en Arménie, mais probablement au Caucase.

Pp. 181—182 et pl. 103, H. C. GALLOIS, *Grün glazierte Keramik der Safavidenzeit*. — Songe, avec hésitation, à l'imitation de monochromes verts des Ming (pour la couleur, non pour le sujet).

Pp. 183—187 et pl. 104, Leo A. MAYER, *Das Schriftwappen der Mamlukensultane*.

Pp. 188—196 et pl. 105—108, Franz BABINGER, *Die grossherrliche Tughra*. — Fort important article sur le *tughra* ou monogramme du sultan. Le mot est attesté pour la première fois en 1073/1074 dans Kašyari, sous la forme *tughraγ* et avec le sens de „sceau royal”. M. B. se réfère à un travail de M. von Kraelitz-Greifenhorst pour d'autres exemples de cet affaiblissement de *-aγ* en *-a*. Je n'ai pas actuellement ce travail à ma disposition, mais je suis tenté de ranger dans la même série la forme médiévale mongole *bulya* du turc *bulyaq* et *bulyaγ* (cf. *Rev. de l'Orient chrétien*, 1922—1923, 323) et peut-être la forme alternative médiévale *yasa* de *yasaq*. M. B. montre le lien entre le *tughra* et l'empreinte digitale du sultan. P. 189: Les „Lois de *yong-houei*” ne sont pas „aus dem 7. vorchristl. Jahrhundert”, mais de 650—655 de l'ère chrétienne; c'est d'ailleurs bien ce que dit Laufer (*History of the finger-print system, Smithsonian Report 1912*, p. 644) qui est la source de M. B. (M. B. a connu cet article de Laufer, mais non pas les notes supplémentaires *Concerning the history of finger-prints* parues dans *Science*, XLV [1917], 504—505).

C'est sans doute aussi par quelque confusion que M. B. a parlé de „Fussabdrücke” employés dans l'Inde au temps d'Asoka pour authentifier des documents; il ne peut s'agir que de la „tooth impression” dont a parlé Laufer, d'après l'histoire de Kuṇāla que rapporte Hiuan-tsang (trad. Julien, *Mém.*, I, 155—156); cf. sur le même sujet Chavannes, *500 Contes*, I, 108; *T'oung Pao*, 1913, 490; *Tripit.* de Tōkyō, 藏, X, 42 r<sup>o</sup>; 雨, I, 17 v<sup>o</sup>. P. 189—190: Aux références sur les sceaux des Mongols, ajoutez le sceau de Güyük que j'ai reproduit et étudié dans la *Revue de l'Orient chrétien* de 1923. P. 185: je ne crois pas que *sözümüz* remonte à Gengis-khan. Les édits des empereurs mongols commencent en mongol par *jarliq manu*, „notre édit”, et le préambule turc de la lettre de Güyük à Innocent IV (1246) a la forme turque correspondante *yarlıyımız*, „notre édit”. Par contre, les princes feudataires et les *ilkhan* de Perse (vassaux du grand khan) emploient simplement *ügä manu*, „notre parole”, auquel *sözümüz* correspond en turc exactement; *sözümüz* doit donc émaner en principe de princes qui sont encore, au moins nominale-ment, vassaux du grand khan ou, ultérieurement, qui ont gardé dans leur protocole cet usage du temps de la vassalité.

Pp. 197—204, J. H. MORDTMANN, *Um das Mausoleum des Molla Hunkiar in Konia*. — Le voyageur français Paul Lucas, qui visita à Konia, le 14 décembre 1705, le mausolée du célèbre Ĵalālu-'d-Dīn Rūmī, le „mollah Hunkiar”, raconte à ce sujet que Ĵalāl s'était lié avec un évêque nommé Epsepi à qui il confia la garde de sa maison en partant pour La Mecque; au moment du départ, l'évêque fit présent à Ĵalāl d'une petite boîte. Quand Ĵalāl revint, l'évêque, accusé d'avoir eu des rapports avec les femmes de Ĵalāl, allait être mis à mort quand il pria Ĵalāl d'ouvrir la petite boîte; Ĵalāl y trouva la preuve de l'innocence de l'évêque, car celui-ci s'était châtré avant de prendre en garde la maison de son ami. C'est une réplique très proche de l'histoire de Stratonice et de Kombobos dans la *De dea*

*syria* de Lucien. Wieland avait cru en 1788 que Lucas avait lui-même imaginé l'anecdote en s'inspirant de Lucien, mais nous savons aujourd'hui qu'il s'agit d'un thème de folklore très répandu. M. M. parle des versions indiennes et persanes que F. Liebrecht a groupées dans *Zur Volkskunde*, Heilbronn, 1879, pp. 79 et 255; je n'ai pas accès à cet ouvrage, mais le conte se retrouve encore ailleurs. Il a été entendu dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle par Hiuan-tsang à Koutcha (Turkestan chinois); le récit s'y termine par un dernier épisode qui se rencontre déjà dans une traduction chinoise de 472 A.D. et dans le *Mahāvibhāṣāśāstra* traduit en 656—659 (cf. S. Lévi, dans *J. A.*, 1897, II, 528; 1913, II, 359; Chavannes, *500 Contes*, III, 23), et qui, dans la seconde moitié du VII<sup>e</sup> siècle, a passé de là dans le *Tchou king yao tsi* (ch. 8 et 13) et dans le *Fa yuan tchou lin*. Enfin, une version arabe, d'origine persane, vient d'être traduite dans l'ouvrage posthume de René Basset, *1001 contes, récits et légendes arabes*, II [1926], 174—179; elle est suivie d'une bibliographie assez copieuse, mais Basset ne cite pas Liebrecht.

P. Pelliot.

---